

André-Marie Ampère, diariste amoureux

Voici un vrai journal d'amour – deux cahiers, 46 pages – tenu du 10 avril 1796 au 4 février 1798 par André-Marie Ampère (1775-1836).

Qu'est-ce qu'un journal d'amour ?

C'est, tout simplement, un journal où l'on n'écrit rien d'autre que ce qui a rapport à un amour. Un journal spécialisé, comme un journal de maladie ou un journal de chasse. Les jours passés sans « elle » n'existent pas. On les omettra carrément, sans même se donner la peine d'écrire « Rien », comme le fit Louis XVI. C'est comme si, ces jours-là, on n'avait pas vécu. Les jours « avec », on ne notera que ce qui la concerne. C'est une liste, une litanie, une piste de petits cailloux semés sur la carte de Tendre. Première entrée, le 10 avril 1796, on lit : « Je l'ai vue pour la première fois ». Cela veut presque dire : « Je suis né le 10 avril 1796 ». Mais a-t-il écrit vraiment cela le 10 avril ? Sûrement pas ! C'est un rattrapage, écrit six mois plus tard, en octobre, quand il a pour de bon décidé de tenir un journal. Dans le coin d'une feuille de poèmes, on le voit explorer sa mémoire, récapitulant en abrégé ce qui s'est passé d'avril à octobre, avant de mettre au propre ce début rétrospectif. « Je l'ai vue »... Première question : qui a-t-il vu ? Un journal d'amour, ce n'est écrit que pour soi : pour Ampère, la personne qu'il a vue, c'est évidemment... *Elle* ! Nous, lourdauds, qui arrivons un ou deux siècles après, il faut tout nous expliquer, avec des notes de bas de page. Nous sommes des intrus. Ces notes vont éclairer, mais aussi étouffer, un texte qui n'est pas écrit pour nous. C'est un écrit intime. Il est fait pour accompagner, dans la solitude, une aventure encore incertaine : soutenir un espoir, mesurer une progression, fixer des souvenirs... Comme son auteur, ce journal est timide. Il y a des amours, et donc des journaux d'amour, de toutes sortes. Celui-ci n'est pas un instrument d'analyse, ni un lieu où épancher des émotions, ni un substitut à la correspondance qu'il n'a pas encore acquis le droit d'adresser à sa bien-aimée. Nul besoin de faire des phrases, de se torturer en analyses inutiles. C'est un lieu où se recueillir, où célébrer, par de petits signes discrets, un culte. C'est un carnet de route, pour noter comment les choses évoluent, mesurer ses progrès, marquer chaque étape. Ampère est un amoureux transi, mais si gauche ! Ses audaces font sourire, sa maladresse est touchante. Ses bonheurs tiennent à peu de choses, qui sont tout. Voici, pour donner le ton, ce qui s'est passé le lundi 3 juillet 1797. Mais ne jugez pas le journal sur ce passage exceptionnellement long. En général, trois mots, une phrase, lui suffisent pour noter un bonheur, une attente, une déception, un signe. Cette entrée se détache au milieu d'un océan d'ellipses. Sachez seulement qu'« elle », c'est Julie Carron (au prénom aussi rousseauien que la scène qu'on va lire) et qu'Élise est la sœur aînée de Julie. On est à la campagne, près de Lyon. La date est écrite en lettres capitales, dilatées. C'est la seule de tout le journal à avoir cet honneur.

Lundi 3. Elles vinrent enfin nous voir à 3h 3/4. Nous fûmes dans l'allée où je montai sur le grand cerisier d'où je jetai des cerises à Julie, Élise et ma sœur. Tout le monde vint ensuite. Je cédaï ma place à François, qui nous baissa des branches où nous cueillions nous-mêmes, ce qui amusa beaucoup Julie. On apporta le goûter, elle s'assit sur une planche à terre avec ma sœur et Élise, et je me mis sur l'herbe à côté d'elle, je mangeai des cerises qui avaient été sur ses genoux. Nous fûmes tous les quatre au grand jardin, où elle accepta un lys de ma main. Nous allâmes ensuite voir le ruisseau, je lui donnai la main pour sauter le petit mur, et les deux mains pour le remonter. Je m'étais assis à côté d'elle, au bord du ruisseau, loin d'Élise et de ma sœur. Nous les accompagnâmes le soir jusqu'au moulin à vent, où je m'assis encore à côté d'elle pour observer nous quatre le coucher du soleil qui dorait ses habits d'une lumière charmante : elle emporta un second lys que je lui donnai en passant pour s'en aller dans le grand jardin.

Plus proche du régime habituel du journal est le passage suivant, du 22 au 30 avril 1797 :

Le samedi 22. Je donnai une leçon d'italien de vive voix et une de division sur le papier dont je reçus une petite nasarde ; nous fûmes le soir dans les jardins.

Le dimanche 23. Maman et ma sœur virent Julie et Élise pour la première fois dans le cabinet de M^{lle} Bœuf, d'où nous entendîmes la messe.

Le mercredi 26. Croyant de partir le lendemain, je fus leur demander leurs commissions et rendre *La Rochefoucauld*, je ne trouvai que M^{de} Carron à cause de l'encan de M^r Jarson, où ses filles avaient été avec ma tante et ma cousine. Je lui demandai la permission d'amener maman et je n'en eus qu'une réponse vague, mais assez satisfaisante. Elles vinrent ensuite toutes quatre goûter et je servis le vin blanc ; je bus dans un verre rincé par Julie.

Le samedi 29. Je fus dîner chez ma tante avec ses témoins, et j'y appris l'arrivée de M^{de} Périsset et de M^{lle} Boiron.

Le dimanche 30. J'accompagnai Julie, Élise, M^r et M^{lles} Bœuf et M^r Augier à Saint-Germain : Alexandrine y resta à dîner ; nous fûmes nous promener chez M^r Mayeuve. Élise m'avait dit en chemin de ne pas tant regarder sa sœur quand il y avait du monde. Je partis le soir pour Lyon.

Une fois arrivé à Lyon, qu'a-t-il fait? Vous ne le saurez jamais. Le paradoxe est que ce journal d'amour a été sauvé de l'oubli parce qu'il était celui d'un futur physicien de génie : mais inutile de chercher ici des lueurs sur sa formation intellectuelle ou ses activités professionnelles. Seul ce qui est aimanté par Julie entre dans le champ du journal. Sa situation sociale n'apparaît, sous forme d'allusion, que lorsqu'elle est liée à ce qui empêche M^{me} Carron de lui accorder la main de sa fille : il n'a pas de revenus capables d'assurer la vie d'un ménage. On lui cherche un métier...

Résumons la situation : nous sommes donc dans les environs de Lyon ; le jeune homme, né en 1775, a été élevé librement, hors institution, à la Rousseau, par un père éclairé ; il est nourri de l'*Encyclopédie*, s'intéresse à tout, aux mathématiques, à la chimie, à la botanique, aux belles-lettres. Son père, ancien négociant, juge de paix, a été guillotiné en 1793, quand les Montagnards, après le siège de Lyon, ont repris la ville. Sa mère, sa jeune sœur et lui vivent désormais à la campagne à Poleymieux, près de Lyon, et c'est près de là qu'en avril 1796, il rencontre Julie Carron, 22 ans, dont la famille vit à Saint-Germain-au-Mont-d'Or et à Lyon. Pendant l'été 1796, il prend prétexte de livres à emprunter et à rendre pour multiplier les visites à Saint-Germain. Le 17 septembre 1796, « je commençai à ouvrir mon cœur », le 19, « j'achevai de m'expliquer » – auprès de Julie. Le 30 septembre, il franchit une étape, il commence à s'adresser à la mère, et le 18 octobre, « je m'ouvris entièrement à la mère, qui ne parut pas vouloir m'ôter toute espérance ». Le voilà désormais, et pour longtemps, dans une situation ambiguë. Julie, Élise et toute la famille Carron le considèrent comme un garçon de grande valeur, timide, maladroit et touchant, on a pour lui beaucoup d'affection, et même plus sans doute, mais il n'a pas de situation, et ses assiduités peuvent compromettre Julie... Il faudrait lui trouver un commerce, une place... pourquoi ne se ferait-il pas agent de change ? En décembre 1797, il s'établira à Lyon pour donner des leçons, en attendant de trouver un poste dans une École Centrale, mais il se passera encore bien du temps avant que M^{me} Carron, devenue veuve, ne consente au mariage de sa fille. En mars 1799, André et Julie, enfin fiancés, s'écriront pour la première fois... Le mariage aura lieu en août 1799. L'attente aura été longue. Nous en avons deux témoignages : de son côté à lui, ce journal, elliptique et intense ; du côté de Julie, lorsqu'elle séjourne à Lyon en décembre 1796 et janvier 1797, les lettres affectueuses et humoristiques que sa sœur Élise, restée à Saint-

Germain, lui a adressées pour lui peindre le triste état de son soupirant... Ces lettres ont été publiées dès 1869 en contrepoint du journal par M^{me} H. Cheuvreux. Et ce mouvement de curiosité pour la vie intime d'un génie, amorcé par Sainte-Beuve dès 1837 dans le portrait qu'il fit d'Ampère, relayé au XIX^e siècle par M^{me} Cheuvreux, au XX^e siècle par Louis de Launay, trouve aujourd'hui son aboutissement dans le site consacré par le CNRS à Ampère où, pour éclairer l'histoire des sciences, on a numérisé ce charmant journal d'amour.

Ce journal est-il exceptionnel ? Non, semble-t-il. Il nous frappe certes par sa candeur, sa naïveté : c'est écrit pour soi, sans idée d'un regard extérieur. Pour qu'on puisse en juger, je reproduis ci-après en annexe le mois de septembre 1797. Mais nous sommes devant une pratique qui semble à l'époque déjà assez répandue. Il est tentant de comparer le journal d'André-Marie Ampère à celui d'Alexandre Brongniart. Les différences sont grandes, certes : Alexandre tenait depuis longtemps un journal factuel de ses occupations, quand, sous la pression des événements, et après bien des hésitations, il a franchi le pas et épanché ses tourments sexuels et ses passions amoureuses dans un journal dont il craignait qu'il ne fût surpris. Le journal d'André-Marie Ampère est, lui, un pur journal d'amour : il ne semble pas avoir tenu de journal auparavant, il n'y dit rien dont il ait à rougir, il l'arrêtera dès qu'il sera fiancé pour passer à la correspondance (ou au dialogue direct) : du moins c'est ce qu'on peut supposer. S'il est clair en effet que nous possédons le début du journal (marqué par un titre, et signifié par la première entrée), il est douteux que ce journal se soit arrêté le 4 février 1798 : on peut supposer qu'il s'est prolongé jusqu'aux fiançailles. L'absence totale de métadiscours rend naturellement difficiles les hypothèses. Mais l'essentiel est que ces deux jeunes gens de la bourgeoisie éclairée, Ampère et Brongniart, dans des contextes et des styles très différents, ont étendu à leur vie amoureuse la technique d'« accompagnement » du journal : enregistrement écrit de faits et/ou des sentiments, à des fins de mémoire ou de délibération, destiné à eux seuls. Du côté des jeunes filles, Lucile Desmoulins (en 1789) ou Cécile Coquebert de Montbret (en 1799) offriraient des exemples parallèles.

Quand nous lisons aujourd'hui ces journaux amoureux de la fin du XVIII^e siècle, ils nous paraissent si « naturels », c'est-à-dire si conformes à nos pratiques actuelles, qu'il nous est difficile de nous étonner de leur existence. Il le faudrait néanmoins : pourquoi, en effet, n'ai-je pu jusqu'à présent repérer aucun journal de ce type à la génération précédente ? À partir de quel moment, et pour quelle raison, est-il devenu possible à des jeunes gens d'utiliser la technique du journal pour gérer « en interne » leur entrée dans la vie sentimentale, avec ses troubles et ses délices ? Et cela, sans modèle direct : aucun livre publié n'offre ce dispositif, personne ne le conseille. Comment se fait-il que ce qui est devenu ordinaire dans les années 1790 ait été si rare dans les années 1760, et quasi inexistant auparavant ? – Sans doute, avant d'expliquer les faits, faudrait-il les établir, pour ne pas tomber dans le travers dénoncé par Fontenelle dans *La Dent d'or*. Le problème est qu'en ce domaine, il est difficile d'établir une absence. Tant de documents ont disparu ! Et, malgré les inventaires, les archives publiques et privées restent un continent difficile à explorer. Le danger est d'autant plus grand que, dans le domaine des écritures ordinaires, on peut déduire de l'apparition d'un seul texte l'existence d'une pratique courante, comme un unique objet découvert dans une fouille archéologique renseigne sur l'évolution technique d'une société disparue. Nous sommes à la merci d'une trouvaille qui fera s'écrouler nos belles conclusions.

Le jeune Ampère a-t-il eu le sentiment de la nouveauté de ce qu'il tentait, et le désir de présenter son journal comme une œuvre ? Deux signes, mais tous deux incertains, peuvent le laisser penser.

On possède, sur une feuille isolée, perdue dans un cahier de poésies, un début de texte autobiographique évoquant la première rencontre. Ce texte soigné, qui met en scène un coucher de soleil et le vague des passions, s'interrompt au moment décisif, au milieu d'une

phrase. Pourquoi ? Mon hypothèse est qu'Ampère s'est rendu compte qu'écrire un tel récit supposait qu'on connaisse la fin de l'histoire, ce qui, justement, n'était pas le cas ! C'était même le problème ! Il a laissé tomber, et s'est replié sur la forme journal, plus modeste, ouverte aux incertitudes de l'avenir : à la page suivante, en effet, on le voit prendre des notes en style télégraphique pour reconstituer les principales dates et enchaîner avec le présent. Voici ce début abandonné :

Parvenu à l'âge où les lois me rendaient maître de moi-même, mon cœur soupirait tout bas de l'être encore. Libre et insensible jusqu'à cet âge, il s'ennuyait de son oisiveté. Élevé dans une solitude presque entière, l'étude et la lecture qui avaient fait si longtemps mes plus chères délices me laissaient sombrer dans une apathie que je n'avais jamais ressentie, et le cri de la nature répandait dans mon âme une inquiétude vague et insupportable. Un jour que je me promenais après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire

Mais le journal lui-même porte un titre, comme s'il était une œuvre, titre dont nous ne savons pas s'il a été inscrit au début, ou après coup. Si l'on en croit Sainte-Beuve, qui a vu ce cahier en 1837, ce titre serait : *Amorum*. Sainte-Beuve ne s'étonne pas qu'Ampère, nourri de poésie latine, laisse ce génitif pluriel flotter dans le vide : peut-être est-ce une allusion elliptique au recueil d'Ovide : « *Amorum (liber)* » ? M^{me} Cheuvreux, première éditrice du journal en 1869, a imaginé, elle, qu'il pourrait s'agir du « dernier mot d'un titre dont le commencement est tout déchiré ». Si l'on examine le manuscrit, on est perplexe : du mot lui-même, il ne reste que la frange inférieure : le haut a été coupé. Cette frange peut effectivement être celle du mot « *amorum* » mais, sans information extérieure, le devinerait-on ? Est-ce sûr ? Et puis, pourquoi avoir coupé une zone écrite, et surtout un élément aussi important qu'un titre ? Est-il possible qu'une ligne supérieure ait contenu son début ? Il ne semble guère y en avoir eu la place. Bizarre. En tout cas, cet « *amorum* » (si *amorum* il y a) devait renvoyer à la tradition de la poésie élégiaque latine, de Catulle à Ovide : la plainte d'un amour qui n'est pas (encore) payé de retour ; mais il y renvoyait plus par la situation de l'amoureux que par l'allure du texte (peu d'effusions) ou sa forme (une prose factuelle – même si Ampère ne perd pas une occasion d'y citer ses quatrains, odes, élégies, énigmes et autres productions rimées).

Coupés, maculés, ces deux minces cahiers de feuilles cousues sont à leur manière des objets émouvants qui « parlent » par leur simple aspect : ils rappellent l'histoire du genre pratiqué et peignent les habitudes de leur propriétaire. En effet, pour son journal d'amour, le jeune Ampère n'a pas acheté du papier neuf : comme pour la plupart de ses autres écritures (poèmes, calculs, etc.), il a puisé du papier de récupération dans les archives familiales. Il se sert de feuilles préparées pour la tenue des comptes d'une maison de commerce, avec, tracées au crayon, des colonnes au dispositif régulier pour les chiffres. Ce papier est non seulement préparé, mais en partie déjà utilisé ! Le premier cahier s'ouvre sur quatre pages de comptes des années 1760, qu'Ampère a couvertes d'équations, et deux pages coupées dont il ne reste que la souche. Dans le second cahier, deux autres pages, partiellement utilisées, ont été jugées bonnes pour le service, et Ampère a carrément écrit son journal par-dessus. En une génération, le commerce a donc laissé place à la science et le livre de comptes est devenu journal intime.

Soyons honnêtes : le début du journal est propre, tenu avec soin, les dates bien détachées. Peut-être est-ce plus facile avec un journal succinct qu'avec un journal (relativement) bavard, où on se laisse emporter par son sujet. Car telle est la courbe de celui-ci : d'août 1796 à mars 1797, chaque mois n'occupe qu'une page ; à partir d'avril, un frémissement, à partir de juillet, une envolée ! Le sommet est atteint en novembre et décembre 1797 (6,5 pages par mois !), puis légère retombée en janvier 1798 (4 pages), enfin

le journal s'arrête, ou nous échappe : le second cahier rempli, Ampère a pu continuer sur un troisième, qui n'aura pas été conservé. Ce changement de rythme traduit l'assurance que prend le jeune homme, mieux accueilli, plus apprécié, devenu un familier de la maison Carron. À partir de juin 1797, il se plaît à noter les signes favorables, à développer en scènes ou anecdotes ses petits succès, il ne doute plus d'être un jour accepté. Mais du coup, le soin se relâche : écriture irrégulière, rajout entre les lignes de choses oubliées, pataquès dans des rattrapages (le journal est parfois tenu de loin en loin) et surtout, fin juillet ou début août 1797, un horrible accident d'encrier qui pollue d'autres pages en amont et en aval ! L'écriture envahit les marges, il y a d'autres petits incidents d'encrier, le comble est atteint au verso du folio 22 (voir image ci-après). Cela ne fait vraiment pas propre. Ses brouillons de poèmes, ses notes diverses ne sont guère mieux tenus. Plus tard, quand ils seront mariés, Julie, dans ses lettres, lui fera des recommandations vestimentaires, lui demandant d'être plus « soigneux » ! Ses distractions et maladresses, devenues légendaires, ont inspiré en partie à Christophe, dit-on, le personnage du savant Cosinus. Sans aller jusque là, reconnaissons que son journal est plus... négligé que d'autres et qu'il porte physiquement les marques de sa personnalité.

Quant au caractère elliptique de ce journal, il est d'autant plus frappant qu'il nous est parvenu au milieu d'autres écritures prolixes, inspirées par ce même amour, également conservées dans ce fonds immense : ses poèmes (contemporains du journal) et ses lettres (qui le remplaceront dès qu'il sera autorisé à écrire à Julie).

Voici un exemple de sa création poétique, des bouts rimés datant d'octobre 1796, à la suite desquels se trouvent notés les repérages de dates qui lui ont permis de rédiger le rattrapage initial de son journal. À la différence du journal, ces exercices à la manière d'Ovide, sous couvert de poésie, sont socialisés. Notées dans le journal (6 octobre : « On me donna les premiers bouts rimés », 10 octobre : « On me donna d'autres bouts rimés à remplir » ; 13 octobre : « Je les portai »), leur rédaction et leur communication font partie d'un jeu permis, et même provoqué :

Lorsque du sein des mers ramenant le soleil,
L'amante de Céphale à peine à son réveil
Éblouit tous les yeux de sa riche parure,
Moi seul de son retour gémis dans la nature ;
D'un songe ravissant je goûtais la douceur
Et ses premiers rayons ont détruit mon bonheur.
Grand Dieu, dans les tourments dont mon âme est remplie
Laisse-moi mon erreur ou tranche enfin ma vie.

Le doux printemps renaît, le retour du soleil
À la terre engourdie annonce son réveil,
Les champs longtemps glacés reprennent leur parure,
Les oiseaux dans leurs chants guidés par la nature
Du plaisir d'être aimé célèbrent la douceur.
Je vois de tous côtés l'image du bonheur,
Hélas, et les chagrins dont mon âme est remplie
Me forcent malgré moi de détester la vie.

Le volume composé par M^{me} Cheuvreux, comme le site du CNRS, permettent d'autre part de comparer le style du journal d'Ampère à celui de sa correspondance : ce sont d'abord les lettres solennelles, encore rhétoriques et apprêtées, des fiancés, puis les lettres familières et tendres des jeunes époux, qui ont le naturel de la conversation. Un peu comme pour le Journal de Bombelles rapproché de ses lettres à Angélique, on est ici frappé par la différence de tonus ou d'effervescence : le journal va droit et vite au fait, la correspondance prend mille chemins,

et tout son temps, pour aller... au cœur du destinataire. Cette relative sécheresse du journal, son manque de souffle sont conformes à la tradition factuelle de cette pratique, mais elles produisent ici un effet d'ellipse, tant le contraste est grand entre le ton et l'enjeu. On devine les vibrations retenues, qu'entre soi et soi il n'est pas nécessaire d'exprimer. C'est donc d'abord en silence que le journal semble avoir glissé vers l'intimité, en changeant de sujet sans changer de ton. Du moins est-ce l'une des voies possibles de cette mutation historique : car nous voyons au même moment d'autres apprentis diaristes greffer sur l'inscription journalière, pour leur plaisir ou leur gouverne, sans penser à un lecteur, l'expansion lyrique, les méandres de l'analyse et la rhétorique de la délibération, dont les modèles viennent de la littérature publiée ou de la pratique de la correspondance, toutes deux aimantées par un destinataire.

Le journal d'Ampère a-t-il eu, après coup, au moins une lectrice, Julie ? Il n'y en a pas trace dans leur correspondance, mais quelle plus touchante preuve d'amour aurait-il pu donner à sa jeune épouse ? On se souvient qu'Alexandre Brongniart, après son mariage, a lu à sa Cécile les passages de son journal qui témoignaient de sa passion – il est vrai que Cécile, à son exemple, avait elle-même tenu un journal, ce qui n'est pas le cas de Julie (à notre connaissance). Imaginons pourtant Ampère, jeune marié, sous les ombrages de Poleymieux, lisant à sa Julie, qui sourit, ce qu'il avait écrit d'elle deux ans auparavant, le 17 juin 1797. *C'est en vain que la nature* est une chanson qu'il fit ensuite imprimer, en changeant le nom de Julie en celui de Délie, par discrétion...

Le samedi 17. Je rendis Gresset et je rapportai l'Arioste. Sous prétexte de montrer le solitaire, que j'avais deviné la veille, je pus m'asseoir près de Julie, où je restai jusqu'à la fin. À l'occasion des vers et des chansons, je laissai *C'est en vain que la nature* sur la table. Je mangeai une cerise qu'elle avait laissé tomber, je baisai une rose qu'elle avait sentie. À la promenade, je lui donnai deux fois la main pour franchir un hausse-pied. Sa mère me fit sur le banc une place entre elle et Julie. En revenant je lui dis qu'il y avait longtemps que je n'avais passé de jours si heureux, mais que le spectacle de la nature n'était pas celui qui m'avait le plus flatté ; elle me parla toujours avec beaucoup de grâce et de bonté.

*

Le jeudi 2^e j'après d'arriver que
 avait été un accident mille, on m'a
 savoir de ses nouvelles par au chef qui
 dit quelle je pourrais aller voir et que
 la bonne femme était en parfaite sa-
 veur, je fus le lendemain chez
 M^{re} petite femme en la
 soirée, M^{re} Charlet m'attendait
 la femme et M^{re} petite me donna la
 en disant M^{re} Charlet m'attendait
 le jeudi 3^e je la vis un moment
 avant ma leçon, j'fus chercher la
 M^{re} petite pendant qu'elle était
 M^{re} Dubuc voulait à toute force
 me faire manger quelque chose, je
 la vis sous un peu et lui parlai, elle
 je pensais, je voulais m'aller
 porte qui me dit qu'il venait le
 soir de 6 à 8^h je repai avec j. Bepin
 5^h jusqu'à 6. mais elle était toujours bien
 le jeudi 4. je me la vis qu'à 2^h au journal
 de chez M^{re} Jordan, je fus présente
 M^{re} Charlet au premier, M^{re} Warfil me
 M^{re} petite était au 2^e et puis il me
 l'appela et me procura ainsi l'après
 de voir M^{re} Charlet ne voyant
 M^{re} petite ne peut point de leçon le jour
 M^{re} petite, je passai avec
 M^{re} petite pour moi.

André-Marie Ampère, *Amorum*, journal, f° 22 verso
 Paris, Archives de l'Académie des Sciences

ANNEXE

Amorum, journal, mois de septembre 1797

Lundi 4. J'y fus l'après-dînée avec maman et ma sœur. À peine étions-nous arrivés que survint M^r Vial. Je fus donner la leçon à M^r Périssette, il [M^r Vial] vit que je savais la géométrie et me conseilla d'aller à Paris, si ma famille ne me faisait pas un sort, ce qu'il répéta tant en sortant que Julie le poussa par les épaules, en lui disant : « Allez-vous en, nous n'avons pas besoin de vos conseils ! ». Nous fûmes chez M^r Mayeuve et maman resta avec M^{de} Carron et M^{de} Périssette, où elle parla tant de moi et fit si bien qu'il faut compter ce jour entre les plus heureux. Pendant ce temps, nous jouâmes aux cachettes et aux devises ; je lui fis celle-ci : « habillé d'insensibilité, doublé d'amour » et, pour devise : « que la doublure prenne la place du dessus ! ».

Jeudi 7. Elle repassait quand j'y fus rendre le 1^{er} volume de *Télémaque*. Après avoir donné une petite leçon à Élise, j'en donnai une de géométrie à M^r Périssette, et Julie survint. M. Périssette sut lui montrer le jeu du carré de l'hypoténuse en carte et, comme j'avais parlé plusieurs fois des carrés *aa*, *bb*, elle lui demanda ce que c'était que *pp* en algèbre ; sur quoi, je vins dire que c'était ce qu'il y avait de plus charmant, et une chose incomparable, ce qui la fit rire. Nous fûmes ensuite à la promenade, où elle chanta *Linval* et *La veuve* ; on me chargea de l'invitation pour le dimanche.

Vendredi 8. La nativité. Je la vis après la messe et, comme je la saluais, et M^{lle} Bœuf, elle s'avança vers moi pour me dire bonjour.

Dimanche 10. Nous devons y aller dîner en sortant de la messe, mais comme il avait plu, je fus seul à Curis où j'appris tous les malheurs. Je fus ensuite chez M^{de} Carron, où nous ne parlâmes que de cela. M^r Périssette vint ensuite et nous donna des journaux ; ensuite maman et ma sœur. Nous dînâmes tous ensemble, et l'on fit des jeux après le dîner, ma pénitence étant de dire une vérité et une contre-vérité à qui je voudrais. Je lui dis : « M^{lle}, vous êtes charmante, mais je ne vous aime pas ». Elles nous accompagnèrent jusqu'au grand pré et je lui dis, pendant ce temps-là, plusieurs choses sur ce que mon bonheur ou mon malheur ne dépendaient que d'elle.

Mercredi 13. Une dame vint en visite peu après mon arrivée ; je donnai ma leçon sur la table de Julie et à côté d'elle. Comme on parlait de charade, elle me dit d'en faire une, et voici ce que je fis :

Mon premier plaît au Roi comme au berger ;
 Mon second vient des climats étrangers.
 Pour achever de me faire connaître,
 On voit mon tout en vous voyant paraître.

Mais elle réussit fort mal. Bois apporta des gazettes que je lus. Madame me dit de ne plus apporter de fruits, d'un air très affligeant.

Samedi 16. Julie et sa sœur étaient à Lyon ; je donnai une leçon à M^r Périssette ; je lui promis le graphomètre.

Mardi 19. Je fis encore la même chose ; je lui le portai, mais j'oubliai la table.

Samedi 23. Nous mesurâmes la distance du clocher de Saint-Germain.

Mercredi 27. Je la trouvai qui venait d'arriver avec sa sœur ; elle rougit en me voyant et me parla avec beaucoup de grâce. Le soir je me trouvai assis près d'elle et nous parlâmes longtemps ensemble de jardins.

Vendredi 29. J'y fus avec maman et ma sœur, mais nous ne trouvâmes que M^{de} Périssette.

*

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrit : Paris, Archives de l'Académie des Sciences, Fonds Ampère, Carton XXIII, Chemise 327 ; voir aussi Carton XIX, Chemise 298, f^o 126 (début de récit) et f^o 126 bis (bouts rimés, notes prises pour le rattrapage initial du journal).

Sainte-Beuve, « M. Ampère », *Revue des deux mondes*, 15 février 1837 (repris en 1844 dans les *Portraits littéraires* ; voir *Œuvres*, tome I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956, p. 943-978).

André-Marie Ampère, *Correspondance et souvenirs (de 1793 à 1805), recueillis par Madame H. C.*, Paris, Hetzel, 1869 (Le journal est transcrit p. 39-112, entrecoupé de lettres et de commentaires).

André-Marie Ampère, *Correspondance du grand Ampère, publiée par Louis de Launay*, Paris, Gauthier-Villars, 1936, 2 volumes (le journal est transcrit au tome I, p. 7-27).

Le journal est numérisé et transcrit sur le site : <http://www.ampere.cnrs.fr> (Claudine Blondel éd.), site auquel on se reportera également pour une bibliographie plus détaillée.

*